

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

DE MONTREAL,

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 3^{me} JEUDI DE CHAQUE MOIS.

LE PROCHAIN NUMÉRO DE L'ÉCHO PARAITRA LE 5 DE JUILLET.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada,) 21 Juin 1860.

No. 12.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Coup d'œil sur l'état général des Empires, arrestation et enlèvement du Cardinal archevêque de Pise, Mgr. le Comte Armand de Charbonnel au noviciat des Capucins.—Colonisation au Canada, par M. Boucher de la Bruère, junior, (fin).—Une visite de Mgr. Pinsonnault au Collège de Montréal.—Séance Littéraire au Collège de Ste. Thérèse.—Essai académique par M. Théophile Caisse, élève de l'Assomption.—Les Théâtres.

Chronique de la Quinzaine.

Revue des Deux-Mondes et M. Dupin.—Mgr. Dupanloup à St. Roch.—M. de Pontmartin et M. de Ste. Beuve, et l'art.

Si on voulait connaître le véritable état des esprits en ce moment en France et en particulier à Paris, il ne faudrait pas s'en rapporter aux déclamations du *Siècle* pas plus qu'à celles de *l'Opinion Nationale*, qui malgré leurs titres ne représentent ni le siècle dans ce qu'il a de vraiment éclairé, ni l'opinion nationale dans ce qu'elle a de plus sincère; mais on pourrait faire attention à certains faits auxquels nous avons déjà fait allusion dans un numéro précédent, et qui ont une signification très grande et très digne de réflexion.

Nous voulons parler, d'une part, de la déconsidération, qui s'attache si universellement et si ostensiblement aux noms de tous ceux qui ont attaqué le Souverain Pontife, et de l'admiration, de l'enthousiasme qu'excitent ceux qui ont pris noblement la défense de l'Eglise et de ses droits outragés.

Ainsi, dans un recueil qui ne brille pas par l'orthodoxie, *la Revue des Deux Mondes*, il est curieux de voir comment M. Forcade traite le malencontreux M. Dupin, qui a profité des dernières circonstances pour faire une nouvelle édition d'une certaine compilation, publiée jadis contre le St. Siège; et, en même temps, il est bon de rapprocher ce mauvais accueil que reçoit cet adversaire de l'Eglise, du triomphe si éclatant qui a été décerné à Mgr. Dupanloup, à l'un des derniers sermons qu'il a prêché à l'Eglise St. Roch, en faveur des *salles d'asile*.

Malgré l'avengement de certains esprits et les efforts de tant de souteneurs du désordre et de l'anarchie, l'opinion se forme donc déjà et la vérité com-

mence à reconquérir ses droits. Nous citons d'abord l'article de *la Revue des Deux-Mondes* et ensuite nous rendrons comptes du sermon de Mgr. Dupanloup.

Voici comment s'exprime M. Forcade dans cette *Revue*:

“ Le sentiment que nous avons des devoirs que peut nous imposer le sort temporel de la papauté, nous fait regretter que la question romaine ne soit pas toujours abordée en France, avec de prudents ménagements par les hommes auxquels leur âge et leur position commandent la gravité. Nous avons éprouvé ce regret, en feuilletant une compilation publiée de nouveau par M. Dupin, sous le titre de *Libertés de l'Eglise Gallicane*, manuel de droit ecclésiastique français. Cet entassement singulier de pièces hétérogènes échappe, comme tous les écrits du même auteur, à la critique littéraire. Comment se fait-il qu'un orateur qui a conservé tant de verve (il nous l'a montré récemment) dans son active vieillesse, soit un écrivain si nu, si nul et si plat? Mais surtout comment ce vétéran politique a-t-il si peu le sentiment de l'opportunité que d'autres appelleraient le bon goût? Auriez-vous deviné, sans M. Dupin, que les libertés qui sont aujourd'hui le plus en péril et en souffrance parmi nous, sont les libertés de l'Eglise Gallicane? On a tant abusé de ces libertés, écrivait à M. Dupin, l'Evêque d'Hermopolis en 1824, pour tourmenter, persécuter et détruire, qu'il n'est pas étonnant que quelques esprits en soient effarouchés. M. Dupin a imprimé, dans son *pêle-mêle* de pièces, cette lettre de M. Frayssinous, et il n'a pas pris garde que nous sommes justement à une époque, où les libertés de l'Eglise gallicane peuvent aisément devenir un instrument de persécution, et d'oppression; et, où, pour des millions de catholiques, le pouvoir spirituel et temporel du Pape peut devenir la garantie de la liberté de conscience.”

Il faut avouer qu'on ne peut guère être plus maltraité et surtout par ceux que M. Dupin aurait pu regarder comme étant de son parti.

D'un autre côté, voici comment l'héroïque défenseur du Souverain Pontife a été accueilli dans l'une des principales Eglises de Paris, quelques jours après son acquittement au tribunal de première instance.

Le prédicateur monta en chaire à une heure et l'Eglise était si remplie que, vers midi, il avait fallu fermer les portes. Plus de dix mille personnes remplissaient l'Eglise et affluaient non seulement dans la nef et dans les bas-côtés, mais encore dans les chapelles latérales, dans les tribunes et dans les jubés et jusque dans les confessionnaux.

Pendant plus d'une demi-heure, il a régné un tumulte inexprimable dans toute cette foule qui cherchait à se placer; l'on entendait parfois des plaintes de personnes qui, à moitié étouffées, réclamaient de l'air et du secours.

Outre cela des milliers assiégeaient les portes sans pouvoir entrer. La presse était si grande qu'une Princesse de Bade, la Duchesse d'Hamilton, cousine de l'Empereur, a réclamé en vain la faveur d'entrer, et n'a pu traverser la foule qui la séparait d'une place, retenue d'avance pour elle, au banc-d'œuvre.

L'illustre Prédicateur a eu lui-même beaucoup de peine à arriver à la chaire, et il a dû attendre pendant plus de vingt minutes pour prendre la parole, que le silence se rétablît et que le placement fût entièrement fini.

L'émotion était au comble lorsque l'Orateur sacré est descendu de chaire, laissant tous les cœurs touchés et transportés; enfin la quête au profit des asiles a produit des résultats inattendus.

Voilà donc ce que l'on peut attendre des esprits sincères lorsqu'on prend la défense du bon droit et de la vérité. Mais nous sommes assurés que ces démonstrations éclatantes n'en resteront pas là.

Les journaux nous ont offert dernièrement une polémique intéressante où les bons principes ont encore triomphé.

M. Ste. Beuve, critique assez célèbre, mais peu scrupuleux en matière de goût et de morale, ayant exalté un assez mauvais livre de M. Gustave Flaubert, M. de Pontmartin, dans ses *comptes-rendus littéraires*, a attaqué M. Flaubert et à la fois M. de Ste. Beuve coupable de donner, par ses louanges, une fâcheuse célébrité à une œuvre misérable et indigne d'un honnête homme.

M. Flaubert a été apprécié à sa juste valeur; et quant à M. de Ste. Beuve, académicien, chevalier de la légion d'honneur, attaché pour la critique littéraire aux journaux officiels du gouvernement, qui cherchait à se faire le patron du vice et de l'infamie, il a été remis à la place qu'il s'est faite lui-même par ses déplorables complaisances pour les licences de l'art.

M. de Ste. Beuve a voulu soutenir ce paradoxe immoral et détestable, que la forme devait justifier le fond, que la perfection du style pouvait faire pardonner à la liberté du sujet et enfin, *que sauf la*

grossièreté et l'obscénité proprement dite, l'art justifiait tout.

C'est la doctrine toute payenne qu'ont cherché déjà à réhabiliter certains écrivains modernes, et en particulier certains auteurs de cette époque déplorable, sous tant de rapports, que l'on appelle la *Renaissance* et que M. de Montalembert et M. Brownson ont appelé la *Renaissance du paganisme*.

M. de Pontmartin a répondu avec la supériorité que lui donnait la sainte cause qu'il défendait, que l'absence du sens moral est une dégradation irremédiable dans l'art, parce qu'elle détruit la vérité humaine dans ses traits principaux et dans son caractère le plus élevé.

L'on peut soutenir que la littérature est distincte de la morale, mais l'on ne peut prétendre qu'elle en est indépendante. Elle ne gagnera jamais rien à s'affranchir de ces principes, et elle perdra tout à fouler aux pieds une seule vérité morale.

Le beau et le bien ne sont pas la même chose, mais il faut qu'ils marchent de compagnie. L'art véritable est là, et il y trouve la source la plus féconde et riche d'inspirations. Les époques de la foi religieuse et morale ont vu éclore les grandes littératures; les époques de scepticisme et d'anarchie morale les ont vu languir et décheoir. Il n'y a pas à dire, le scepticisme et le matérialisme sont de *tristes muses*, elles n'amènent que la décadence; et tout art qui ne reconnaît pas en l'homme le principe divin et moral, se condamne à la stérilité, s'anéantit et se suicide.

Telles sont les grandes et salutaires vérités que M. de Pontmartin défend depuis longtemps avec une verve, une force, une vivacité et une sagacité qui en font un des plus grands talents de notre époque, et en même temps un des meilleurs esprits. Se faire l'arbitre de la littérature et du développement intellectuel dans un pays, comme le prétend être M. de Ste. Beuve et comme ses facultés éminentes lui permettraient d'y prétendre, mais en même temps, sous prétexte de goût littéraire, exalter les conceptions les plus immorales et les plus dégradées, pour quelqu'étincelle d'esprit qui s'y trouve, c'est manquer à sa mission, c'est mentir aux exigences les plus hautes et les plus indispensables de l'art; c'est mettre la main à l'œuvre de la dégradation et de la barbarie qui commence là où les mœurs s'arrêtent et ne sont plus respectées.

Voilà ce que M. de Pontmartin a montré avec la plus grande force au brillant adversaire qu'il avait à combattre.

Puisse cette leçon si bien administrée à l'une des illustrations de l'académie française, et au beau milieu de la littérature officielle, faire réfléchir ceux qui devraient comprendre que leur plus haute mission est de maintenir les droits du bien comme de la vérité.

Coup d'œil sur l'état général des Empires.

Arrestation et enlèvement du Cardinal Archevêque de Pise.

Nos remerciements bien sincères à M. F. pour le nouveau travail qu'il vient de nous envoyer, il fera certainement plaisir à nos lecteurs.

La révolution a relevé la tête, et elle s'efforce de répandre dans le cœur des monarques

*L'esprit d'aveuglement, d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.*

L'Amérique du Sud est en proie à la guerre civile ; le Mexique voit ses prêtres persécutés, ses temples profanés et ses habitants s'entregorger les uns les autres ; chaque jour ce sont de nouveaux forfaits.

En Asie, le Cœleste Empire, dont on croyait déjà les barrières et les murailles ouvertes à la civilisation, se prépare à faire un effort désespéré pour repousser ceux qu'on appelle les *Barbares de l'Occident*.

La Cochinchine et la Turquie sont encore inondés du sang des chrétiens, et voient se reproduire l'héroïsme des martyrs de la primitive Eglise, comme on pourra le voir dans les touchantes *Annales de la Propagation de la Foi*. On dirait que le démon veut aussi tenter un dernier effort, en voyant que deux grandes puissances catholiques, la France et l'Espagne, armées pour la défense de la foi et des missionnaires, vont lui arracher cet Empire qu'il tyrannise depuis tant de siècles.

L'Indoustan, à moitié écrasé, mais non soumis, donne les plus vives inquiétudes à la puissante et fière Albion.

L'Europe, en dépit des *traités* les plus solennels et de la diplomatie la plus habile, est peut-être à la veille d'une guerre universelle.

La Turquie, insouciant et décrépité, semble à l'Autocrate Moscovite une proie assurée sur laquelle il n'a qu'à étendre la main pour s'en emparer.

La Pologne gémit en secret et ne cesse de soupirer après son indépendance.

La Prusse et le Danemark ne peuvent s'entendre sur leurs limites respectives.

Aussi, tout en protestant hautement d'un sincère amour pour la paix, voyait-on naguère la France, l'Angleterre et la plupart des autres puissances d'Europe se fortifier de plus en plus, augmenter le chiffre de leurs armées, et se tenir prêtes à tout événement.

Qu'il jaillisse une seule étincelle et l'on verra éclater une conflagration générale !

Mais c'est surtout en Italie que le volcan révolutionnaire bouillonne et gronde avec plus de fureur. Garibaldi souffle le vent de la révolte dans le cœur des Siciliens. Le Piémont, protecteur et complice de tous les désordres de l'Italie, se voit lui-même débordé par le torrent de la révolution dont il a imprudemment rompu les digues.

Victor-Emmanuel, irrité de l'attitude si ferme et si honorable de l'Episcopat et du Clergé toscan, se venge

en faisant arrêter les plus illustres Prélats. Nous allons en citer un seul exemple :

Le vénérable Cardinal Corsi, Archevêque de Pise, n'avait point paru à l'Eglise quand le Roi *excommunié*, faisant son entrée triomphale dans cette ville, avait osé franchir le seuil de la Cathédrale. Comme les partisans du gouvernement piémontais suppliaient Son Eminence de se relâcher un peu de cette excessive rigueur, elle répondit avec une magnanimité digne d'un Prince de l'Eglise : " Le Roi doit s'estimer trop heureux que je ne me présente pas à la porte de l'Eglise, avec mes ornements pontificaux, pour lui parler comme St. Ambroise à Théodose. J'en aurais le droit."

Voici comment un journal rend compte de l'enlèvement de ce vénérable vieillard :

Le soir du 17 mai dernier, jour de l'Ascension, arriva de Florence à Pise, par un train spécial, M. Crespi, officier de cavalerie, qui se rendit directement au palais de l'archevêché, où il demanda à être introduit auprès de Son Eminence. Il lui présenta une dépêche de Son Altesse le prince de Carignan, lieutenant-général de la Toscane, lui intimant l'ordre, venu du Président du Conseil des ministres de Sa Majesté, de se rendre sans délai à Turin, pour conférer avec le ministre des affaires ecclésiastiques. Son Eminence refusa de se soumettre à cette injonction, en disant que, *sans les ordres formels de Sa Sainteté, elle ne pouvait quitter son diocèse, à moins d'y être contrainte par la force*.

Le lendemain au soir, presque à la même heure, se présenta, dans l'antichambre de Son Eminence, le préfet de la ville, M. Luciani, accompagné d'un officier des *carabinieri royaux*. L'Archevêque *vint à leur rencontre avec un calme admirable*, et leur dit, en leur tendant la main, qu'ils n'avaient qu'à s'emparer de sa personne.

Nous ne pouvons passer ici sous silence la conduite irrespectueuse du préfet qui, d'un ton plein d'arrogance et de fiel, ne craignit pas de dire à Son Eminence *de se calmer, qu'elle avait du temps devant elle !* L'Officier des carabinieri dont la conduite, du reste, pleine d'égards, contrastait singulièrement avec celle du préfet, exposa le motif de son arrivée, et l'ordre qu'il avait reçu de communiquer de nouveau à Son Eminence l'intimation de se rendre à Turin.

Comme on pouvait bien s'y attendre, le Cardinal réitéra les raisons pour lesquelles il s'y refusait, et protesta contre l'acte de violence que l'on allait accomplir ; il déclara formellement, comme il l'avait fait la veille, que la force seule pourrait l'arracher à son diocèse, " *Je me laisserai enlever, dit-il, partout où l'on voudra : mais ne vous attendez pas à ce que je sanctionne cette mesure arbitraire par aucun acte de ma volonté. J'attends avec calme l'heure de mon arrestation.*" Dans ce court entretien, l'âme du prélat fut vivement affligée de la manière insolente dont se comporta le préfet à son égard. Celui-ci, oubliant

qu'il se trouvait en présence de son pasteur, se laissa aller à des propos indignes d'un honnête homme, au point que Son Eminence dut avoir recours à l'Officier des carabiniers pour le faire taire. Ces messieurs le quittèrent en lui annonçant que, le lendemain au soir, expirait le terme fixé par la dépêche du gouvernement, au-delà duquel ils étaient autorisés à employer la force.

Cependant la nouvelle de la prochaine arrestation de l'Archevêque se répandait en ville et plongeait dans la consternation toutes les âmes honnêtes. Le Chapitre de la cathédrale, tout le clergé séculier et régulier, et un nombre très considérable de laïques des premières familles, se rendirent, le jour même, au palais de l'Archevêché pour consoler leur pasteur et lui demander sa bénédiction : démonstration spontanée dont furent témoins les carabiniers royaux qui gardaient le palais au nom du gouvernement ; démonstration solennelle qui donne le plus absolu démenti à la dépêche officielle dans laquelle le *Moniteur Toscan* ne rougissait pas d'affirmer que l'arrestation du Cardinal avait rencontré l'approbation universelle.

Enfin, le soir du samedi 19, arriva. A neuf heures environ, on voyait dans la cour de l'archevêché une voiture à quatre chevaux, avec un postillon et tout ce qui était nécessaire pour le voyage. Anprès de Son Eminence se trouvaient alors son vicaire général, Mgr. Della Fanteria, les secrétaires, les prêtres attachés à sa personne, quelques chanoines et plusieurs curés. Quelques minutes venaient à peine de s'écouler qu'on vit paraître dans l'antichambre M. Ceva di Nuceto, capitaine de gendarmerie, en grande tenue, et M. le préfet Luciani, accompagnés probablement de cinq carabiniers (gendarmes), dont trois étaient déguisés en civil. Ils attendirent, sur les ordres du capitaine, dans l'antichambre. Lui-même, suivi du préfet, s'avança dans la salle destinée aux aud'encens. Son Eminence le Cardinal les reçut debout. L'officier signifia à Son Eminence qu'il était venu l'inviter à monter dans une voiture qui devait la conduire à Turin. Tel était l'ordre de son gouvernement. Son Eminence lui demanda jusqu'où allaient ses pouvoirs en cas de refus. "L'ordre en cas de refus de votre part, dit-il, est d'employer tous les moyens qui sont à ma disposition ?—" Même la force ?" lui demanda Son Eminence.—Sur la réponse affirmative du capitaine, le Cardinal le pria de montrer aux assistants, par quelque signe palpable, qu'on usait de force à son égard et qu'on l'arrachait par la violence à son diocèse. Le capitaine mit alors la main sur le bras du Cardinal. Son Eminence annonça aussitôt que, dès ce moment, elle se mettait à sa disposition, puisque l'acte de violence venait de se consommer, avec la prière cependant de laisser dresser d'abord, par son vicaire, le procès-verbal de ce qui s'était passé dans la soirée, pour être enregistré dans les archives de son diocèse, afin d'en perpétuer à toujours le souvenir. Le procès-verbal contenait l'énon-

cé des ordres que le capitaine Ceva déclarait avoir reçus de son gouvernement ; l'acte de violence fait sur la personne du prélat pour l'arracher à son diocèse ; une protestation de celui-ci contre un pareil attentat, et la déclaration que tous ceux qui avaient coopéré efficacement à son arrestation encouraient les censures de l'Eglise. Le rapport fut signé du vicaire, Mgr. de la Fanteria.

Le prélat ajouta encore quelques paroles tendant à faire ressortir l'illégalité des moyens coercitifs qu'on employait à son égard, et dit que les auteurs et coopérateurs auraient un jour à en rendre compte devant le tribunal de Dieu, et que l'histoire impartiale saurait bien décider de quel côté se trouvait la justice. Et comme le capitaine lui disait que ce n'était pas le moment de donner ses raisons, Son Eminence répondit qu'elle n'avait pas l'intention de se disculper en sa présence, mais qu'elle désirait les faire connaître aux prêtres témoins oculaires de son arrestation, au diocèse tout entier, et à toute l'Eglise. Du reste, elle ne chercherait ni à se disculper, ni à se défendre, quel que fût le tribunal devant lequel elle aurait à comparaître (*); on pouvait faire de lui ce qu'on voulait, sa conscience lui rendrait partout témoignage de son innocence. Puis s'adressant de nouveau en particulier au préfet, le Cardinal lui conseilla de mettre en règle sa conscience, à quoi M. Luciani eut l'audace de répondre qu'elle l'était déjà. Ensuite, ce dernier voulut, comme pour s'excuser, faire connaître la teneur de la dépêche du gouvernement qui lui avait été adressée, et lorsque la lecture en fut faite par le vicaire, se tournant vers les assistants, il leur demanda s'ils étaient satisfaits. Personne ne répondit.

Le Cardinal, après avoir obtenu la permission de se retirer quelques moments dans la chambre, repartit en habit de voyage, et dit au capitaine Ceva d'un ton ferme : " Me voici à vos ordres." Puis adressant quelques mots à son vicaire : " C'est à vous, dit-il, que je confie mon diocèse." Alors placé entre le capitaine et le préfet et suivi du vicaire, des secrétaires, des chanoines et des curés, il traversa l'antichambre où les gendarmes se joignirent au cortège, et ses gens de service l'accompagnèrent avec des torches allumées. Tout se passa dans le plus profond silence ; on n'entendait que des soupirs étouffés. Dans la cour, la voiture et d'autres gendarmes l'attendaient ; les prêtres se jetèrent alors à genoux et, lui demandant les larmes aux yeux sa bénédiction, ils lui baisèrent la main. Monté en voiture, il fut suivi du capitaine Ceva, qui s'assit à sa gauche ; vis-à-vis de lui était son second secrétaire ; un gendarme, en civil, occupait la quatrième place. Les autres gendarmes montèrent dans le coupé, et l'unique serviteur qui devait l'accompagner prit place sur le siège à côté du cocher. A un signe du capitaine,

(*). Arrivé à Turin, le Cardinal a constamment refusé de répondre à l'interrogatoire qu'on a voulu lui faire subir.

la voiture partit, et bientôt l'archevêché fut plongé dans un profond silence.

Nous qui fûmes témoin de cette scène douloureuse et solennelle, dit ici le rapporteur, nous ne saurions jamais oublier le calme plein de dignité de Son Éminence, que faisait re-sortir l'agitation de M. le préfet, dont les traits, contractés par la colère et le sourire sardonique, montraient visiblement l'inquiétude de son âme, et peut-être aussi la joie d'avoir triomphé dans une vengeance personnelle.

Enfin consignons ici pour nous reposer de toutes ces tristes réflexions, la démarche que vient de faire Mgr. l'Évêque de Toronto, le Comte Armand de Charbonnel. Le Souverain Pontife Pie IX a cru devoir se rendre aux instances réitérées de ce digne Prélat, et agréer la résignation de son siège, pour entrer dans l'ordre des Capucins. Sa Grandeur est déjà rendue au noviciat. Quel bel exemple de renoncement à soi-même et du mépris pour les honneurs, vient de donner au monde entier l'Église du Canada !

Colonisation du Canada,

PAR M. BOUCHER DE LABRUÈRE, MEMBRE DU "CERCLE LITTÉRAIRE," ET ÉTUDIANT EN DROIT.

Lu le 15 mai 1860.

(Suite et fin)

Avec votre permission, Mesdames et Messieurs, je vous donnerai l'analyse d'un récit qui parut, il y a quelques années, dans les journaux, touchant la mort d'un de nos martyrs de la colonisation. Ce sont de ces traits qui glacent le cœur d'effroi, mais qui, en même temps, le réjouissent.

L'homme, ou plutôt le héros dont je veux vous parler, est M. Bélanger, prêtre et curé de Somerset, dans le district de Québec.

C'était le 23 Novembre 1845. Il faisait un de ces tristes temps d'automne, souvent plus désagréables que les froids de l'hiver ; un vent violent soufflait du nord-est, et la neige tombait en gros flocons, lorsque, à l'issue des vêpres, on vint chercher le zélé missionnaire à Somerset pour Bécancour, où l'appelaient une affaire pressante. N'écoulant que son courage, il part, assisté du notaire Cormier et d'une autre personne du nom d'Ambroise Pepin. Ils arrivent à Stanfold, où il fallait passer une savane affreuse, et à travers laquelle il n'y avait qu'un petit sentier. Comme il faisait déjà tard, quelques amis conseillèrent à M. Bélanger d'attendre au lendemain : mais désireux, avant tout, de faire le bien, il continue sa pénible route avec ses deux compagnons, et tous trois s'enfoncent dans la savane un peu avant le coucher du soleil. Ils espéraient arriver avant la trop grande noirceur, à la demeure d'un nommé Grondin, située vers le milieu de la savane. Malheureusement ils furent trompés dans leurs prévisions. Ne distinguant plus l'étroit chemin, ils s'arrêtèrent à une place appelée la *Bulle Ronde*, pour allumer un flam-

beau ; mais humides comme ils étaient, ils ne purent se procurer la lumière qui les eût sauvés. Quoique désappointés, ils continuèrent leur triste voyage, ne sachant souvent où diriger leurs pas mal assurés. Quelquefois ils enfonçaient dans des ornières convertes d'une glace épaisse qui, après avoir déchiré leurs vêtements, ensanglantait leurs jambes. La fatigue épuisait leurs forces et le manque de nourriture qui se faisait sentir ne permettait pas de les renouveler. Cependant l'espérance d'arriver chez le nommé Grondin ranimait un peu leur courage. A quelques arpents de là, voulant éviter une ornière, ils la doublèrent complètement et revinrent sur leurs pas sans s'en apercevoir ; ils étaient égarés. Que vont-ils donc devenir ? Ils sont déjà épuisés : où trouveront-ils les forces nécessaires pour parcourir le chemin qu'ils ont fait ? Trempés par la pluie et par la neige comme ils étaient, vouloir s'arrêter eût été vouloir périr. Ils marchent, et voilà que Pepin, épuisé et découragé, tombe au pied d'un arbre, se déclarant incapable d'avancer. Ses compagnons, avec l'espoir de revenir bientôt à son secours, le laissent en proie aux sombres pensées d'une mort inévitable. Quelques instants après, M. Bélanger lui-même succombe, et le notaire, dont la vigueur étonne en cette circonstance, a assez de force pour atteindre, sans un dernier malheur, non pas la maison de Grondin, comme il l'espérait, mais le village de Stanfold. En laissant M. Bélanger, au lieu de continuer vers Stanfold, il reprit le sentier où venaient de succomber ses infortunés compagnons et se trouva avoir parcouru l'affreuse savane *trois fois*.

Mais déjà le jour commençait à luire, et des habitants s'avançaient dans la savane lorsqu'ils aperçurent quelque chose remuer : ils s'approchent et reconnaissent le notaire, luttant contre la mort. Ils vont à son secours ; Palarme est aussitôt donné à Stanfold au son du cor ; tous, consternés, accourent avec empressement, et plus de vingt hommes entrent dans la forêt. Les femmes et les enfants se tiennent aux abords du chemin, interrogeant les passants. *Sont-ils morts tous les trois ? Les a-t-on trouvés ? M. Bélanger est-il mort aussi ? Pauvre curé !...*, et les larmes leur tombaient des yeux. M. Bélanger est trouvé au pied d'un arbre, la tête appuyée sur une main : il y a un moment d'espoir !... mais il avait rendu le dernier soupir. Pepin fut trouvé ensuite : son corps froid et glacé annonçait qu'il était mort depuis plusieurs heures ; et l'on prodigua au notaire les soins qui le ramenèrent à la vie. Trois jours après les habitants de la paroisse de Somerset assistaient au service de leur courageux missionnaire que, le dimanche précédent, ils avaient vu plein de vie chanter l'office dans leur chapelle.

Mais assez, Mesdames et Messieurs, jetons un voile sur ce tableau déchirant. J'ai dit que ce ne fut qu'en 1845 que le gouvernement songea à s'occuper sérieusement de colonisation. Plusieurs grandes

routes furent ouvertes, entr'autres, la grande route d'Arthabaska. Des citoyens de Montréal et de Québec, animés du patriotisme le plus pur, se formèrent en associations pour venir en aide aux colons, des requêtes furent présentées à la chambre d'Assemblée et appréciées suivant leur mérite. Je me permettrai de citer quelques paroles de lord Elgin en réponse à ces requêtes, et qui, comme l'observe M. Stanislas Drapeau, dénotent ce caractère de justice et de libéralité qui a rendu ce gouverneur si populaire parmi nous :

“ Sa Majesté la Reine a vivement à cœur le bien-être de ses sujets *Canadiens d'origine Française*, et rien ne serait plus agréable à son Excellence que de pouvoir informer Notre Souveraine que son gouvernement a pu introduire des mesures qui auront tendu à leur donner des facilités de devenir propriétaires dans leur pays natal.”

Les colons, apprenant les démarches que l'on faisait auprès du gouvernement, sentirent leur confiance se ranimer, et beaucoup partirent pour aller habiter les Cantons de l'Est. Mais, faute de mesures pratiques, ce mouvement se trouva comprimé, et c'est alors que se manifesta la fièvre alarmante de l'émigration vers les Etats-Unis ; on en était de nouveau à trouver le remède à ce mal fatal pour le pays. La presse commença à gémir, et le prêtre, cet homme toujours si zélé pour le bien du peuple et qui connaît mieux que tout autre ses besoins, fut le premier à demander secours et protection. Une réunion de douze missionnaires des Cantons de l'Est eut lieu, le 31 Mars 1851, pour s'enquérir de l'état désolant où les colons étaient plongés. Ce manifeste, qui eut un si grand retentissement, respirait à chaque page le plus pur patriotisme, le zèle le plus ardent. Ce document fera à jamais la gloire de ceux qui l'ont signé, car les sentiments qu'il contient sont trop grands et trop nobles pour être oubliés.

Mais, Messieurs, d'où vient cette soif d'émigration vers la terre étrangère ? Les Etats-Unis auraient-ils un sol plus fertile que le nôtre ? Le séjour y serait-il plus agréable qu'en Canada ? Y trouverait-on une paix et une liberté plus grandes ? Sans hésiter, je dis non ; car ici, nous avons le pain, l'espace et la liberté. Ce n'est pas le surcroît de population ; la plus grande partie de notre territoire est inculte, et la population n'est nulle part assez dense pour y présenter le triste spectacle du paupérisme. Serait-ce manque de patriotisme ? Non, jamais : le Canadien aime avant tout sa famille et sa chaumière ; loin de lui la pensée de sacrifier volontiers l'un des plus beaux et des plus nobles sentiments du cœur humain, celui qui nous fait chérir la patrie ; dire ceci, serait refuser à notre peuple sa gloire, renier son passé. Quelles sont donc les causes de l'émigration ?

Trois choses principalement ont contribué à retarder le progrès de la colonisation et forcé un grand nombre de jeunes gens à émigrer, le système anti-

national de vendre une grande quantité de terre à un même particulier, le manque de communications et un mauvais système de voirie.

Les ventes considérables de terre à un même propriétaire ont toujours été et seront continuellement le fléau du malheureux colon. Ces propriétaires sont des gens inconnus pour la plupart, vivant en pays étrangers, ne s'occupant en quoi que ce soit de l'intérêt général, pourvu que leurs terres augmentent en valeur. Jusqu'à ces années dernières, ils avaient intérêt à cacher même leur nom de propriétaire, afin de mieux profiter de l'ignorance du pauvre défricheur qui, arrivant dans les townships et n'ayant que sa hache, prend possession d'une terre sans savoir à qui elle appartient. Après quelques années de rudes fatigues et de fortes privations, on le fait déguerpir sans rémunérer son travail, ou on le laisse jouir de la propriété en exigeant de lui deux ou trois fois le prix de l'immeuble.

“ Tel est le sort réservé cette année à une douzaine de familles de Stanfold,” nous disaient en 1851 les douze missionnaires dans leur manifeste. “ Il y a à peine deux mois, ajoutent-ils, on a signifié à quelques colons de la partie nord du township d'Halifax, de laisser leurs terres. Pauvres familles épuisées, déjà par des privations de toutes sortes, où irez-vous chercher refuge et protection ? Avez-vous assez de courage pour recommencer vos pénibles travaux de défricheurs ? Qu'il est à craindre que vous n'alliez plutôt chercher un moyen de vivre à l'étranger, au risque d'y perdre, comme tant d'autres, votre religion et vos mœurs !”

L'on se sent indigné de voir le tort que ces gens ont causé à nos laborieux colons, et à l'agriculture elle-même, qui, dans quelques townships, n'a pu progresser par suite du prix énorme des terres. Quelques-uns avaient des agents qui avaient bien le pouvoir de vendre des terres, d'en recevoir le prix, mais qui n'étaient nullement autorisés à payer les taxes, ni à contribuer pour la confection des chemins. Quelques autres, au cœur égoïste, ont été jusqu'à tromper la bonne foi des gens en se disant eux-mêmes propriétaires, et les ont chassés impitoyablement de leurs terres. “ Dans quelques townships, nous dit l'abbé Ferland, on y exploite le travailleur avec une patience, avec une intelligence admirables, et lorsqu'on a recueilli sa dernière sueur, lorsqu'on lui a arraché son avant-dernier haillon, on le renvoie aux seigneuries, ou on le rejette vers les Etats-Unis. Libre à lui d'aller, à la tête de sa famille, grossir la tourbe des mendiants canadiens-français.”

Aux pernicieux effets de vendre une grande quantité de terre à des particuliers, est venu se joindre le manque de routes de communications. Nous avons vu les moyens employés, par nos malheureux Canadiens, pour transporter les produits de leurs terres aux grands centres de population, ce qu'ils ont éprouvé de fatigues et de douleur. Comment s'étonner de

l'émigration à l'étranger de la jeunesse, *le nerf de la richesse d'un pays*, selon l'heureuse expression de M. l'abbé Ferland. Le pauvre colon, d'un côté, n'avait aucun chemin pour aller vendre sa récolte sur les marchés des villes ; de l'autre, le marchand se trouvait dans l'impossibilité de se procurer les choses nécessaires à l'existence du cultivateur. Il est même étonnant qu'avec ces désavantages et ces misères, quelques Canadiens aient pu se résoudre à vivre ainsi ; et ce n'est pas tant à ceux qui ont émigré qu'on doit adresser le reproche d'abandonner leur pays, qu'aux personnes qui, pouvant prévenir ce mal, sont restés dans une apathie criminelle et n'ont rien ou presque rien fait pour développer les ressources immenses et incalculables que nous offrent nos belles forêts.

Le gouvernement, depuis quelques années, a heureusement compris ce mal et a facilité l'établissement des terres incultes, ce premier besoin du peuple du Bas-Canada, en allouant annuellement certaines sommes pour l'ouverture des chemins. Beaucoup d'industriels colons attendent, chaque jour, que ces chemins s'ouvrent pour acheter des propriétés, et là où une route est pratiquée, aussitôt l'on voit une paroisse se former et une église se bâtir.

Mais ces appropriations sont loin de répondre au flot toujours croissant qui se dirige vers les nouvelles terres. Comme le suggère M. S. Drapeau, il faudrait voter £100,000 pendant dix années consécutives. Ceci peut paraître exorbitant aux yeux de quelques-uns ; mais quel profit immense le pays n'en retirerait-il pas, en voyant le commerce s'accroître, les manufactures se multiplier, le bien-être des colons augmenter, et la plaie, la hideuse plaie de l'émigration disparaître. Il est nécessaire de retenir ici la jeunesse, de lui donner de l'emploi pour qu'elle y fleurisse, et que ses rêves de bonheur et de richesse en pays étranger se dissipent et s'effacent. Loin du foyer paternel elle ne trouve que déception et misère ; ce n'est plus le jeune homme aux mœurs pures de ses pères ; la foi s'affaiblit dans son cœur et, par une ostentation ridicule, il affectera de ne parler que le langage de celui dont il aura été l'esclave, et répudiera dans son cœur l'amour de la langue dans laquelle il apprit à prononcer le doux nom de celle qui veilla sur son berceau. Malheureusement pour nous, ceux qui vont chercher leur subsistance chez nos voisins ne sont pas les seuls qui affectent de parler une langue étrangère ; dans la haute classe de notre société canadienne quelques-uns semblent tenir à honneur une manie aussi révoltante pour notre nationalité et notre dignité de Canadiens-français ; et, comme quelqu'un le faisait judicieusement remarquer, "il est pénible et humiliant d'entendre sans besoin des gens estropier impitoyablement la langue de Newton et de Milton, quand ils peuvent parler correctement celle de Bossuet et de Racine."

Mais revenons à notre sujet. Un bon système de

voierie est aussi nécessaire. Les grands propriétaires, ayant une certaine influence sur les conseils municipaux, trouvaient quelquefois moyen d'empêcher ces derniers d'employer l'argent à faire des chemins, au grand désavantage des colons et de spéculer sur leur travail de chaque jour, en les privant d'exploiter leurs produits.

Maintenant les grands propriétaires sont forcés de payer pour les écoles et les municipalités, et d'aider ces dernières à l'entretien des routes, ce qui contribuera beaucoup au développement de l'agriculture. C'est elle qui enrichit un pays. Vous connaissez ce mot : *Le sol c'est la patrie, améliorer l'un c'est servir l'autre*. Oui, l'agriculture est la source la plus assurée du bonheur et de la prospérité d'une nation ; c'est l'agriculteur qui alimente le commerce : améliorons son sort et le commerce prospérera. Cependant la loi actuelle de voierie, quelque bonne qu'elle puisse être sous certains rapports, laisse encore à désirer à l'endroit des chemins de colonisation, des amendements qu'il est important de faire au plus tôt, car autrement on sera exposé à voir les chemins, déjà faits, tomber dans un état tel qu'il faudra recommencer les travaux sous peu d'années, faute d'entretien suffisant de la part des municipalités. "Le plus grand nombre des municipalités ne font rien ou presque rien, nous dit M. Bouthillier. Les principaux chemins de colonisation ne sont pas réparés, et cet abandon des chemins que le gouvernement a fait à grands frais, outre qu'il est en soi-même un mal grand et réel, jette de plus un injuste discrédit sur la colonisation elle-même."

Il est donc d'une importance majeure que ceux qui ont en main la direction des affaires du pays travaillent à ce que les lois qui regardent les colons puissent augmenter leur bien-être et leur prospérité.

Malgré le trop peu d'encouragement donné à l'œuvre si éminemment patriotique de la colonisation, voyons les résultats obtenus depuis quelques années, dans les cantons où des chemins ont été ouverts. Je puise mes renseignements dans le *Rapport* de 1855 de M. Bouthillier, cet homme qui a tant à cœur le bien-être des colons :

De 1854 à 1855, cent trente-et-une familles s'établirent dans les environs du chemin de Chester, dont la moitié restait encore à faire. Le diocèse de St. Hyacinthe, qui comptaient alors quinze paroisses ou missions dans les Cantons de l'Est, en avaient onze, dont les plus anciennes dataient à peine de quatre à six années. En 1855, il y avait dans les townships 45 églises catholiques, et 30 appartenant à l'église anglicane.

Dans l'Ottawa, nous dit M. Bouthillier, les richesses forestières sont immenses et n'ont peut-être leurs égales que dans le Saguenay. Une seule maison, celle de M. John Egau, fournissait en 1852 de l'ouvrage à deux mille hommes et employait seize cents chevaux. Le Saguenay, contre lequel tant de

préjugés n'ont existé que parce qu'il n'était pas connu, a maintenant acquis l'importance que mérite son sol et sa vaste étendue. Il est constaté que son climat n'est pas plus rigoureux que celui des environs de Québec. Un pamphlet, intitulé *Saguenay*, nous dit qu'en 1853, des Erables, dans le canton Mezy, ont été entaillées le 26 mars, et qu'en 1854 il y avait du blé en épi le 25 juin.

Le sol de ce beau et vaste territoire est d'une richesse extraordinaire, et il est destiné à devenir sous peu l'un des greniers de la Province. Si vous désirez connaître l'aisance des colons qui, venus pauvres des comtés voisins, n'en sont encore qu'à leur quatrième année de récolte, écoutez parler l'un d'eux ; c'est M. Gaudin qui nous mentionne ces quelques paroles dans un rapport à M. l'inspecteur des agences : " Un de ces colons me disait un jour : J'ai 56 ans, et je suis né à Kamouraska. Depuis l'âge de 7 ans jusqu'à 52 ans, où j'ai eu l'idée de venir me fixer ici, j'ai été journalier ; j'ai payé un lot de terre, presque en bois debout, deux cents piastres. Depuis quatre ans que je récolte ici, j'ai toujours récolté ma vie et celle de ma famille, et je suis venu à mettre de côté \$120 pour payer mon lot. J'ai toujours cru que je mourrais journalier, mais je me crois le plus heureux des hommes quand je pense que la mort me trouvera sur une belle terre qui m'appartiendra et que je pourrai laisser à mes enfants..."

Je m'abstiens de tout commentaire ; mais qui ne se sent ému à la lecture de ces paroles ! qui ne sent son cœur battre d'une vive émotion, et ne désire pas que le Gouvernement fasse tout en son pouvoir pour assurer davantage le sort de tant d'infortunés Canadiens !

Le commerce du *Saguenay* augmente aussi rapidement, et les eaux calmes du lac St.-Jean, qui naguère n'étaient troublées que par la pirogue de l'Indien, seront sillonnées à l'avenir par un bateau à vapeur qui est à se construire pour le transport des bois.

Le gouvernement vient de faire commencer un chemin qui sera d'une importance immense pour la partie du pays qu'il traverse : c'est le chemin Taché, long de 70 lieues, dont le point de départ se trouve à la ligne de division entre la seigneurie de St.-Gervais et le township Buckland, dans le comté de Bellechasse, et qui se termine au chemin Kempt, dans le comté de Rimouski. Ce chemin, dont les travaux se poursuivent activement, devra passer à travers 21 townships et six Comtés, qui sont ceux de Bellechasse, Montmagny, l'Islet, Kamouraska, Témiscouata et Rimouski. Un des conducteurs de travaux de ce chemin, M. Elie Audet, dit dans son rapport, " qu'il fait beau de voir la forêt sombre et épaisse remplacée par de beaux champs de grains. Déjà, toutes les terres qui bordent la partie du chemin ouvert sont prises. Les rangs les plus reculés se défrichent aussi promptement, et bientôt dans toute

" l'étendue des townships Buckland et Mailloux, il ne restera plus un seul lot vacant."

De 1854 à l'automne de 1859, plus de 262 lieues de chemins ont été ouvertes dans les townships avec la somme de £73,000, et les conducteurs des travaux ne peuvent se taire sur les avantages immenses qui en résultent même actuellement. Les colons se rendent en foule sur les nouvelles terres, et dans le seul Comté de Chicoutimi, la population, en cinq ans, s'est accrue des deux tiers, et la valeur de la propriété foncière a augmenté des trois quarts.

Depuis quelques années aussi des chemins de fer ont été construits, d'autres sont en voie de construction, et ces belles routes ferrées ne peuvent que donner de l'importance et de la valeur aux propriétés, tout en facilitant à un haut degré les communications.

Ces quelques statistiques sont sans doute bien consolantes pour les amis du pays ; mais il ne faut pas se le dissimuler, il y a encore beaucoup à faire. Les conditions auxquelles le colon est soumis en achetant une terre sont trop onéreuses, vu les dépenses qu'il est obligé de faire nécessairement pour s'établir, car le cultivateur qui achète une terre est obligé de construire une maison de 18 pieds sur 26, de l'occuper immédiatement et sans interruption ; de plus, de défricher pendant cinq ans, deux acres de terre par cent acres.

Comme l'observe si judicieusement M. Bouthillier dans une lettre adressée à l'honorable *Commissaire des terres*, en date du 21 mars 1856, " il est connu que ceux qui en général émigrent aux Etats-Unis n'y vont que parce qu'ils sont sans autres moyens d'existence que celui de travailler pour autrui : or, il doit être bien évident que ce ne peut être cette classe d'individus qui pourra aller dans les bois faire des défrichements, bâtir une maison et ensemençer des terres, sans avoir le privilège d'aller ailleurs gagner de quoi s'alimenter pour faire ses premiers travaux. Il devrait être permis à toute personne de choisir et de prendre un lot, pourvu qu'elle réponde à tous travaux publics et mitoyens, d'aller où elle le croirait convenable pour gagner sa vie et faire des épargnes qu'elle placerait ensuite en améliorations sur son lot."

Espérons que des réformes promptes et énergiques seront faites par l'administration, afin d'arrêter l'émigration vers les Etats-Unis, et de porter remède à ce cancer qui ronge le cœur de la patrie et la ferait mourir.

Que ceux qui émigrent ne croient point trouver ailleurs plus de richesses, plus de liberté, plus de bonheur ; nous avons en Canada ces richesses, ce pain, cette liberté qu'ils demandent. A quelques pas d'ici, nous avons des forêts magnifiques qui n'attendent que la hache du colon pour être abattues ; de nombreux pouvoirs d'eau qui n'attendent que son industrie pour être utilisés ; des rivières serpentent

en tous sens ; des lacs, aux rives ombragées d'arbres séculaires, dorment d'un sommeil paisible ; des poissons en quantité habitent ces lacs, ces rivières ; partout on trouve une belle végétation, un terrain fertile ; les bois de construction abondent ; des mines de fer, de cuivre, et même d'or, sources de richesses immenses pour la Province, gisent inexploitées. De plus, je ne crains pas de le dire, le Canada est un des pays les plus libres du monde : ici, l'on vit heureux, le bonheur est dans toutes les chaumières ; la liberté, telle qu'on doit l'entendre règne en souveraine. Que peut-on désirer de plus ?

Si je pouvais me faire entendre de mes compatriotes qui veulent émigrer, je leur dirais : Avant de quitter votre beau pays et de dire un dernier adieu à ce que vous avez de plus cher, allez contempler les superbes terres des cantons. Vous aurez des obstacles à surmonter, je le sais ; mais ne vaut-il pas mieux souffrir en son pays, au milieu des siens, que de partir pour l'exil ? On ne connaît l'exil que lorsqu'on a goûté à la coupe des douleurs amères qu'il renferme. Courage ! nos ancêtres ont eu beaucoup à souffrir pour conserver cette terre chérie ; ils ont combattu vaillamment sur le champ de bataille : aujourd'hui la patrie ne vous demande pas votre sang, mais seulement votre énergie.... Courage ! courage ! car

Rien n'est si beau que son pays.

Si cependant vous voulez laisser ces lieux chéris, partez ; mais sachez conserver dans votre cœur l'amour du sol natal, de vos parents, de vos amis ; rappelez-vous l'Eglise du village : là une mère, qui peut-être n'est plus, vous montra à prier Dieu, et cette pensée vous mettra en garde contre les flèches empoisonnées de l'erreur. Conservez aussi précieusement cette langue si belle de la patrie où vous laissez de si doux souvenirs ; partez pour la terre étrangère :

Moi je préfère ma patrie.
Avant tout je suis Canadien.

Une Visite de Mgr. Pinsonnault, Evêque de Sandwich, au Collège de Montréal.

A MM. les Rédacteurs de l'*Echo*,

Permettez à un des lecteurs de votre estimable journal de raconter à vos abonnés une scène touchante dont il a été l'heureux témoin. Dernièrement, le 13 mai, le digne et zélé Directeur du Collège de Montréal avait prié Mgr. Pinsonnault, alors dans notre ville, de venir adresser quelques paroles d'édification à ses chers enfants. L'illustre prélat, ancien élève et ancien professeur de cette maison, accepta gracieusement cette invitation. Sa Grandeur, avec son à-propos ordinaire, commenta dans son allocution ce texte du livre des *Proverbes*, si bien adapté à son auditoire : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senectute, non recedet ab eâ ; le jeune homme suit sa première voie, dans sa vieillesse même il ne la quittera point.* Ses

paternelles exhortations, pleines d'une noble simplicité, appuyées surtout du souvenir de ses exemples toujours vivants dans le Collège de Montréal, produisirent dans le cœur de ses jeunes auditeurs la plus vive et la plus salutaire impression. Elles furent suivies du salut solennel du St. Sacrement. La chapelle, récemment restaurée, offrait un magnifique coup-d'œil. Le chant et la musique furent ravissants, car tous, animés d'un noble orgueil de famille, avaient voulu donner à Sa Grandeur un témoignage éclatant de leur joie et de leur reconnaissance. Après avoir été bénis par le Dieu d'amour, que Mgr. avait appelé dans son allocution le *Dieu de la Jeunesse*, on se rendit à la grande salle des réunions, au son joyeux des fanfares. Là, un élève d'une classe supérieure (je regrette de ne savoir son nom), s'avançant au milieu de l'assemblée, adressa à Mgr. l'Evêque de Sandwich les paroles suivantes :

“ MONSEIGNEUR,

“ Votre Grandeur a daigné nous honorer de son auguste présence, de son éloquente parole et de la bénédiction épiscopale ; qu'elle en soit mille fois bénie !

“ La nouvelle de votre prochaine visite nous avait pénétrés de la joie la plus vive. Nous aurions désiré pouvoir nous préparer plus convenablement, mais le temps ne nous l'a pas permis ; toutefois, daignez agréer ces quelques paroles, qui ne sont qu'une faible expression de notre reconnaissance et de notre vénération profondes.

“ Partout votre présence, Mgr., sera sans doute un sujet de fête et d'allégresse ; mais nulle part, nous osons l'affirmer, elle ne le sera plus justement que dans ce Collège de Montréal, qui se glorifie d'avoir été témoin de vos premiers succès et de vos vertus naissantes.

“ Aujourd'hui, comme alors, les traditions de cette antique maison conservent le souvenir de ceux qui ont été sa gloire, et leurs noms se transmettent fidèlement d'âge en âge, de génération en génération.

“ Or, parmi les noms inscrits dans les fastes du Collège de Montréal, on remarque un nom chéri et vénéré dans le Bas et dans le Haut-Canada, dans le diocèse de Montréal et dans celui de Sandwich, c'est celui de M. ADOLPHE PINSONNAULT.

“ Oui, nous le savons tous, et on se plaît ici à nous le répéter souvent. Après avoir formé votre première jeunesse, et cultivé les dons précieux de l'esprit et du cœur, de la nature et de la grâce dont le ciel vous avait comblé, cette maison eut aussi l'avantage de vous compter parmi ses habiles et illustres professeurs.

“ Plusieurs de ceux qui maintenant sont à notre tête et qui eurent l'insigne bonheur d'être formés à votre école, nous rappellent souvent votre précieux souvenir, afin de ranimer notre ardeur par le récit de vos glorieux succès ; et voilà pourquoi, Mgr., vous les voyez aujourd'hui si fiers de vous posséder au milieu d'eux ; vous pouvez facilement lire, sur leurs fronts et sur les nôtres, combien nous nous estimerions heureux de jouir de ce précieux avantage chaque fois que vous apparaîtrez dans notre cité. La constante sympathie dont Votre Grandeur a toujours honoré cet établissement, nous fait espérer que nos attentes ne seront pas trompées.

“ Votre visite, Mgr., ne sera pas seulement un stérile honneur, mais encore un noble et puissant encoura-

gement à l'étude et à la vertu. Les touchantes considérations que vous a inspirées l'explication de ces belles paroles : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab eâ*, produiront leurs fruits dans nos jeunes cœurs et nous aideront à suivre généreusement les nobles traces de nos devanciers, et, en particulier, Mgr., les vôtres."

Cette adresse, écoutée avec une émotion sensible, fut accueillie de tous les assistants par de longs applaudissements.

Cependant, les plus jeunes frémissent d'impatience, ils ne voudraient pas rester en arrière ; mais une juste défiance les arrête : ils ne connaissent ni les fleurs de la *Rhétorique* ni les raisonnements de la *Philosophie*. N'importe, leur cœur qui bat aussi fortement que celui de leurs frères aînés, ne se laissera pas rebuter par cet obstacle. Celui-là, en effet, se sont-ils dit, est assez éloquent qui sait aimer.

"Et, soudain, en voilà un *tout petit* qui sort de sa place et qui s'avance, c'est M. Alexandre Brault qui, se tournant vers ses jeunes camarades, leur adresse ainsi la parole :

"Eh bien ! jeunes amis, sriez-vous d'avis que nous prions Mgr. d'agréer nos sincères remerciements pour l'insigne honneur de son aimable visite ? J'espère que Sa Grandeur, en considération de notre bonne volonté et de notre tendre jeunesse, voudra bien accueillir favorablement nos *petites phrases*, quoique moins bien arrondies que celle de nos aînés."

Cependant, personne ne répond ; enfin, après quelques instants d'un profond silence, on voit s'approcher *timidement* un autre jeune élève, c'est

M. PROSPER LEDRET.

"Vraiment, mon cher Alexandre, tu me parais aujourd'hui bien prétentieux ; as-tu donc oublié cette règle de notre *grammaire latine* que nous récitons, il y a quelques jours ? *Modestia decet adolescentes, la modestie convient aux jeunes gens*, à plus forte raison convient-elle surtout aux *petits enfants, modestia decet adolescentulos* ? Qu'un Rhétoricien, un Philosophe se hasarde à tourner un compliment, à la bonne heure ! ces messieurs-là, familiarisés avec les grands auteurs, et d'ailleurs pleins d'esprit, de science et de souvenirs, ne sont jamais embarrassés. Mais nous, pauvres *Elementaires*, pauvres *Syntaxiens*, plus habiles à faire les *solécismes* et les *barbarismes* qu'à tourner de belles périodes, nous ne pourrions que faire rire à nos dépens ; et je n'en ai nulle envie.

ALEXANDRE BRAULT.

Je te remercie, cher Prosper, de ta remontrance, elle part d'un bon naturel ; cependant, je ne suis pas tout-à-fait de ton avis. Et depuis quand, en effet, est-il nécessaire d'avoir passé sa vie à feuilleter les *gros livres* pour faire un compliment ? et puis faut-il tant de science et tant d'esprit pour dire, par exemple, à Mgr. de Sandwich : "Mgr., nous sommes bien joyeux et bien reconnaissants de ce que vous voulez bien venir voir de si jeunes écoliers pour les encourager dans leurs travaux et leurs petits efforts."

Il me semble qu'avec un peu de cœur, on se tire toujours d'affaire ; et grâce à Dieu, ce n'est pas là ce qui nous manque.

PROSPER L.

Certainement, en fait de cœur, je prétends bien ne le céder à personne, pas même à un Rhétoricien.

ALEXANDRE B.

Et moi, pas même à un Philosophe. Je cède volontiers à ces Messieurs la palme de l'esprit et de la science ; mais la palme du cœur ! jamais : et j'espère bien ne pas démentir la vérité de ce vers, qu'un d'entr'eux récitait dernièrement à son examen :

Qu'un grand cœur très-souvent anime un petit corps.

PROSPER L.

Eh bien, cher *petit* Alexandre, consulte en ce moment ton *grand* cœur et fais nous part de *ses beaux sentiments*.

ALEXANDRE B.

Mgr., Votre Grandeur voudrait-elle me permettre de rapporter ici une belle allégorie que nous avons dernièrement à réciter dans une séance de nos instructions religieuses.

Sur la réponse affirmative de Sa Grandeur, l'enfant parla ainsi :

"Le Royaume des Cieux est semblable à un grain de Sénévé que le père de famille sema dans son champ ; d'abord ce ne fut qu'un *tout petit* arbuste, mais bientôt les soins du père de famille, la douce rosée et la féconde chaleur du soleil en firent un grand arbre magnifique qui étendit au loin ses branches et servit d'asile aux oiseaux du Ciel."

PROSPER L.

Vraiment, mon *petit* Alexandre, il faut convenir que cette fois ton *grand* cœur ne t'a pas bien inspiré ; tout naturellement, nous nous attendions à entendre sortir de ta bouche, à l'adresse de Mgr. de Sandwich, quelques jolies phrases, sinon bien élégantes, du moins bien senties : mais ne voilà-t-il pas qu'au grand désappointement de tout le monde, tu viens nous débiter une parabole de l'Évangile et cela avec un aplomb imperturbable !

ALEXANDRE B.

Comment, mon cher Prosper, tu n'as pas saisi ni goûté cette allégorie ? elle est pourtant bien belle, et l'application en est si facile !

PROSPER L.

Ah ! mon cher Alexandre, pardon de mon étourderie ; je suis vraiment confus de n'avoir pas compris de suite. Oublie, je t'en conjure, ma mauvaise plaisanterie et fais-nous part bien vite de son explication.

ALEXANDRE B.

Volontiers, mon cher Prosper ; eh bien ! Dans ce *petit* grain de Sénévé jeté dans le champ du père de famille et devenu peu à peu un grand arbre, l'ornement et la gloire de toute la contrée, il me semble reconnaître un jeune et aimable enfant, traversant le St. Laurent, conduit et placé par son digne et respectable

père dans cette *terre bénite* que nous habitons nous-même.

Cet enfant au cœur généreux, à l'esprit élevé, à l'imagination riche et ardente, se montre docile et empressé à profiter des habiles leçons et des sages conseils que lui prodiguent des maîtres qu'il vénère et qu'il chérit, et dont il est lui-même tendrement aimé. Aussi, chaque année, voit-on les nobles facultés de son esprit et de son cœur se développer, prendre leur essor et faire l'admiration de tous.

Après un cours brillant d'études, il est choisi pour prendre place parmi les habiles professeurs qui ont, de tout temps, illustré cette antique maison. Enfin, un jour vient où la lumière est mise sur le chandelier ; où cet enfant de bénédiction est choisi pour être la racine d'un nouvel arbre, planté dans la province ecclésiastique du Canada ; pour être la pierre fondamentale d'un nouveau diocèse et le premier anneau de cette chaîne de Pontifes qui seront appelés à gouverner l'Eglise de Sandwich.

PROSPER L.

Je te félicite, mon cher Alexandre, de l'explication si juste et si naturelle que tu viens de nous donner de la belle allégorie du grain de Sénévé. Heureux ceux à qui, un jour, on pourra l'appliquer, comme tu as su le faire avec tant d'à-propos et de vérité à la personne auguste et vénérée de Mgr. de Sandwich !

ALEXANDRE B.

Heureux surtout nous-mêmes, mon cher Prosper, si nous savons la mériter par nos succès dans les sciences et par nos progrès dans la vertu !

PROSPER L.

Ce vœu, Mgr., si légitime et si noble ne sera point un vœu stérile et illusoire. Non, Mgr., il se réalisera dans chacun de nous, pourvu que Votre Grandeur daigne bénir nos généreux désirs et nous recommander au *Dieu de la Jeunesse* dont elle nous a parlé dans la Chapelle.

Ce petit dialogue débité avec beaucoup de grâce et de sentiment, fut terminé par un *Vivat ADOLPHUS, Vivat EPISCOPUS SANDWICH*, que tous les élèves chantèrent avec enthousiasme, accompagnés par le son joyeux des instruments.

Après cette douce et agréable symphonie, Mgr. vivement ému voulut adresser encore quelques-unes de ces paroles qui sortant du cœur trouvent toujours écho dans celui des autres ; il rappela de nouveau le bonheur qu'il avait goûté dans le collège de Montréal, l'affection et l'estime qu'il ne cesserait de porter à cette maison qui a produit tant d'hommes remarquables qui, dans toutes les professions sociales, ont fait et font encore la gloire du Canada.

Il fit ensuite des vœux pour la prospérité toujours croissante du collège, pour le bonheur de son digne Directeur et de ses coopérateurs si zélés, et pour la docilité et l'application de tous les élèves. Ici, il exprima la douce espérance que, dans un avenir prochain, le collège de Montréal fournirait au collège et

à tout le diocèse de Sandwich de zélés ouvriers et d'habiles professeurs. Enfin, Mgr. ne perdant pas de vue les importantes maximes qu'il avait si bien développées dans son instruction des Vêpres, et désirant les graver d'une manière ineffaçable dans ces jeunes cœurs, en offrit un exemple frappant dans la personne du vénéré et bien-aimé Directeur qu'il avait à sa droite, et à qui l'on pouvait appliquer avec tant de vérité la parabole du grain de Sénévé.

Rien ne manquait plus pour rendre la fête complète qu'un congé ; Sa Grandeur y pourvut. Elle l'accorda avec sa grâce accoutumée, et M. le Directeur le ratifia par ces paroles aussi aimables que spirituelles :

“ Mgr., puisque Votre Grandeur a daigné accorder à nos chers enfants les bénédictions du Ciel, nous ne saurions leur refuser celles de la terre.”

Puis, tout le monde se retira, emportant le doux souvenir d'une soirée fertile en pures jouissances et en nobles émotions.

Une séance Littéraire,

AU COLLÈGE DE SAINTE THÉRÈSE.

A Messieurs les Rédacteurs de l'*Echo*,

Comme l'un des meilleurs moyens d'exciter l'émulation parmi les jeunes gens est de faire connaître au public les élèves qui, par leurs succès dans un art ou dans une science, ont mérité les éloges de leurs condisciples et de leurs maîtres, j'ai cru, MM. les rédacteurs, que vous voudriez bien publier, dans votre Revue, le *compte-rendu* de la séance qui a eu lieu, il y a quelques semaines, à Ste. Thérèse, en l'honneur du Fondateur du collège. Et croyez, MM. les Rédacteurs, que si je me permets aujourd'hui de faire connaître au public les douces impressions que j'ai éprouvées, en visitant cet ancien domicile, où se sont écoulées les plus belles et les plus heureuses années de ma vie, ce n'est pas pour donner de vains éloges à cette maison ; car les Elèves qui, depuis quelques années, se sont mis sur les rangs pour concourir avec les Etudiants de l'*Université*, et dont plusieurs ont déjà obtenu le titre de *Bacheliers*, en disent assez à la louange de cet Etablissement. Mais, je veux seulement féliciter ces jeunes Littérateurs, qui, pendant quelques heures, ont su intéresser si vivement un nombreux auditoire, tout en le récréant et en lui faisant espérer que plusieurs d'entr'eux feront un jour l'honneur et la gloire de leur patrie.

Quand on se rappelle cette humble maisonnette où le Révérend Messire DUCHARME donnait des leçons à quelques jeunes gens qu'il préparait à l'Etat Ecclésiastique, et qu'aujourd'hui on voit ce vaste édifice, ces nombreuses dépendances, ces belles plantations dont l'ombrage préserve maintenant les Elèves des ardeurs du soleil, on se dit alors, tout instinctivement, qu'on ne saurait trop faire pour bénir la mémoire d'un homme qui a tant fait pour la gloire de Dieu et le bonheur de son pays.

Aussi, ceux qui continuent l'œuvre de M. Ducharme se font-ils un devoir de célébrer avec pompe la fête de ce prêtre si vénérable. La séance du 2 février dernier, où figuraient un grand nombre de membres distingués du Clergé, et d'honorables citoyens, est une preuve évidente de la haute estime que l'on conserve encore pour sa mémoire.

Quand le digne supérieur, le Rév. Messire Tassé, suivi de plusieurs amis de l'Education, a fait son entrée dans la salle où était dressé le théâtre, M. Chatillon, que son talent pour la musique vocale et instrumentale a rangé au nombre de nos meilleurs musiciens Canadiens, exécuta avec beaucoup de goût et d'habileté quelques morceaux de musique qui captivèrent l'attention des auditeurs, et furent couverts des applaudissements de toute la foule. Encouragés par le brillant succès obtenu par les *enfants de l'harmonie*, et sensibles aux félicitations qu'on leur prodiguait, quatre autres jeunes émules se présentèrent sur le théâtre, pour disputer, quoique dans un autre genre, la gloire que leurs confrères venaient d'obtenir.

M. A. Thérien, président de la *société littéraire* après avoir remercié en peu de mots l'honorable assemblée, pour l'encouragement qu'elle voulait bien donner à leurs travaux, invita M. Godin à donner sa lecture dont le sujet était : *Utilité de l'histoire*.

En commençant, le jeune littérateur considéra l'*histoire* sous divers rapports : d'abord, comme un immense tableau où l'on voit le genre humain depuis son origine jusqu'à nos jours, ensuite comme un brillant flambeau, enfin comme un prudent ami qui nous accompagne sans cesse. Partant de ces définitions, il montra que tout homme, quelque soit sa position dans la société, a besoin de porter souvent ses regards sur ce tableau, de se servir de ce flambeau et d'être conseillé souvent par ce prudent ami. Puis, parcourant tous les rangs de la société, il montra que depuis le monarque assis sur le trône jusqu'à l'humble agriculteur, occupé à cultiver son champ, tous puisent dans l'histoire d'utiles connaissances.

En effet, le puissant du monde, qui souvent ne craint pas de porter le deuil dans les familles en faisant couler le sang humain, de troubler le repos des nations pour satisfaire son ambition ou sa vengeance, s'arrêtera dans ses excursions, comme Attila à la parole de St.-Léon, à la pensée que l'histoire lui reprochera un jour son odieuse tyrannie, en le traitant d'ennemi, de monstre du genre humain. Au contraire, un Charlemagne, un St.-Louis et tant d'autres qui ont fait le bonheur de leurs sujets, et dont l'histoire s'évertue à faire l'éloge, l'exciteront à faire toujours de nouveaux efforts pour gagner l'amour de ses peuples.

Par ses connaissances historiques, le Pasteur des âmes pourra prévenir plusieurs abus qui se glisseraient parmi ses ouailles, si l'histoire ne lui apprenait que tels et tels abus qui menacent son troupeau, ont, à d'autres époques, engendré parmi les fidèles ces

désordres sur lesquels on s'agit encore aujourd'hui.

Le père de famille, dont la principale occupation doit être de former ses enfants aux vertus chrétiennes, morales et sociales, apprendra en parcourant les pages de l'histoire, que ce n'est ni l'or ni l'argent qu'il laissera à ses enfants qui les rendront heureux et qui en feront de bons citoyens ; mais bien la bonne éducation et le bon exemple.

L'agriculteur, tout occupé à fertiliser son champ, en voyant qu'autrefois on allait quêrir à la charrue les hommes les plus distingués de la République Romaine, pour les placer à la tête des armées ou même pour les proclamer dictateurs ; en voyant que les *premiers colons du Canada* et la plupart de ceux qui ont rendu les plus grands services au pays n'étaient que des *tabou-reurs*, il cessera de regarder sa belle et si utile profession comme la dernière de la société, il l'aimera encore davantage et s'y livrera avec un nouveau zèle et une nouvelle ardeur.

Après ces considérations sur les différentes classes de la société, M. Godin fit observer que si l'histoire était étudiée avec plus d'attention et de réflexion, avec un cœur libre de tout préjugé, le mot d'incrédule qui retentit maintenant d'un bout de l'univers à l'autre, serait un mot *barbare* : car, dit-il, en suivant avec soin le cours de l'histoire, on voit que tous les événements qui se succèdent ne sont jamais un effet du hasard, mais d'une Providence qui règle tout : que les nations qui se font la guerre, cherchant à se détruire, et dont les unes succombent sous les coups des autres, et cessent d'être *complices* parmi les peuples, n'agissent ainsi que par un secret de cette divine Providence. Passant ensuite en revue tous les peuples qui ont joué quelque rôle sur la scène du monde, il montra en peu de mots qu'ils n'ont jamais cessé d'être sous l'empire de la Providence, soit qu'ils fussent faibles ou puissants, soit qu'ils fissent bien ou mal.

Enfin, M. Godin donna sur l'*histoire* des aperçus si exacts, et fit des réflexions si judicieuses que toute l'assemblée demeura convaincue que ce jeune étudiant a déjà sur l'histoire des connaissances étendues. Aussi, à peine eut-il terminé sa dernière phrase que des applaudissements prolongés se firent entendre dans toute la salle.

Quand le calme fut rétabli, M. Elie Auclair, élève de philosophie et Secrétaire de la Société Littéraire, sur l'invitation de M. le Président, donna un essai sur *la vie de Napoléon 1er*. Je voudrais pouvoir rapporter en entier cette composition, afin de faire connaître aux lecteurs de l'*Echo* le style soigné, fleuri et élégant dont le jeune biographe a su orner son intéressant travail. Les figures et les tours poétiques qui plaisent toujours quand on les emploie avec discrétion et à propos, venaient se placer avec grâce et facilité sous sa plume, et ne contribuaient pas peu à ajouter de nouveaux charmes à sa composition.

A peine sorti de l'adolescence, dit-il, Napoléon reçoit pour prix de ses services rendus à l'Etat, le commandement des armées d'Italie. En paraissant au milieu de ces vieilles troupes que les défaites des dernières guerres avaient jetées dans le découragement, le nouveau Général leur promet de faire régner l'abondance dans leur camp, et de les conduire dans le chemin de la gloire que leur ont tracé leurs ancêtres. A ces paroles, les soldats se rappelant leur ancienne valeur, sortent de leur apathie et suivent leur nouveau Général avec enthousiasme, entraînés par ce prestige que déjà le seul nom de Napoléon inspirait aux soldats. Ils parcourent à pas de géant une grande partie de l'Italie, sans jamais éprouver le moindre revers. Les victoires successives remportées à Castiglione, à Arcole et à Rivoli, obligent les habitants de Mantoue à capituler et rendent Napoléon maître de toute l'Italie Septentrionale.

Ne voulant pas borner ses conquêtes à l'Italie, et l'Europe ne lui offrant plus de victoires à remporter, Napoléon porte ses regards sur un autre continent. Une terre fertile en héros, l'Afrique, où se sont illustrés autrefois tant de fameux guerriers, flatte sa noble ambition, et excite son grand courage. Se croyant capable de marcher sur les traces du conquérant macédonien et jaloux de montrer que les *aigles françaises* ne le cédaient en rien aux *aigles romaines*, le vainqueur de l'Italie s'embarque à Toulon pour aller conquérir la patrie des Sésostris et des Sémiramis.

En tombant en Egypte, Alexandrie, se rappelant les rapides conquêtes de celui qui avait jeté ses premières fondations, s'empresse de lui ouvrir ses portes. Le Caire, se croyant menacé par un autre César, n'ose s'opposer à la marche triomphale de ce foudre de guerre, et le laisse pénétrer dans ses murs. Les Mamelucks, effrayés au seul nom de Napoléon, s'enfuient et laissent flotter le drapeau tricolore au haut de ces antiques pyramides, la gloire de l'Egypte. Les Turcs, terrassés en quelques heures sur les bords de l'Aboukir, n'osent plus se présenter devant les armées françaises et abandonnent leur patrie au caprice du vainqueur. Enfin, maître de l'Egypte et vainqueur dans son expédition de Syrie, Napoléon ne veut plus restreindre son autorité au commandement des armées, il veut que les nations lui obéissent ; mais dédaignant les peuples d'Afrique qu'il a subjugués, il confie le commandement de son armée à un de ses Généraux et fait voile pour l'Europe.

La France, où il a commencé sa glorieuse carrière, attire la première les regards du grand homme. Il entreprend de la délivrer de la honteuse et immorale tyrannie du *Directoire*. Fort de l'adhésion des troupes et de la grande popularité que ses victoires d'Italie et d'Egypte lui ont acquise, le jeune Général à la tête de quelques braves renverse le *Gouvernement directorial*, étouffe toutes les conspirations, réduit au silence les députés républicains qui s'opposent à ses volontés, et vainqueur de tous les ennemis intérieurs

de l'Etat, il prend le titre de premier Consul de la République.

Tenant alors les rênes du Gouvernement, Napoléon fait cesser aussitôt l'affreuse anarchie qui décimait la France depuis douze ans, chasse, en quelques semaines, les ennemis qui envahissaient les frontières du Royaume, met fin aux guerres de la Vendée, permet de rentrer dans leur patrie aux nombreux émigrés, que la crainte de la guillotine en avait éloignés, conclut avec le Pontife de Rome ce fameux concordat qui cicatrise les blessures de l'Eglise de France, et malgré les frémissements du parti républicain, rouvre les églises aux fidèles.

Pendant Napoléon, vainqueur de ses ennemis, assis, en paisible possesseur, sur le trône de Charlemagne, ne pouvait se vanter d'avoir été grand dans l'adversité. Cela seul manquait à sa gloire. Une nation qui se vante de sa grande civilisation se chargea de faire disparaître cette lacune de la vie du héros français.

Après le célèbre combat de Waterloo, où la trahison triompha du courage et de l'habileté, Napoléon que son génie avait fait sortir victorieux des plus grands dangers, oubliant la fin tragique de l'infortunée Jeanne d'Arc, et les affreuses persécutions de sept à huit millions d'Irlandais, et croyant le peuple anglais assez généreux pour ne pas lui refuser l'hospitalité, se livra de lui-même, sans y être obligé, entre leurs mains.

Mais ce peuple que le seul nom de Napoléon avait fait trembler tant de fois, se saisit aussitôt du grand homme, et, le regardant comme son captif, le prive de toute liberté, et l'envoie mourir dans une île à jamais célèbre, à 1800 lieues de la France, où le jeune lecteur a suivi son héros jusque dans ses derniers moments.

La brièveté de l'analyse ne me permet pas de donner de nouveaux aperçus sur la composition de M. Auclair, mais je dois dire en terminant qu'il a été souvent interrompu par les applaudissements de ses auditeurs.

A la suite de ces deux lectures, deux autres jeunes champions se présentèrent sur la scène et occupèrent l'assemblée avec non moins d'intérêt et d'agrément que les deux premiers. M. O. Routhier, Elève de Philosophie, fit part à l'assistance d'une composition dont le titre était : *les Ruines*. Je regrette de ne pouvoir analyser ce travail qui m'a rappelé tant de souvenirs historiques, tout en me faisant faire les plus sérieuses réflexions sur ces anciens monuments, chefs-d'œuvre de l'antiquité, qui ne présentent plus maintenant que de vastes ruines.

M. A. Dagenais, Elève de Belles-Lettres, lut une légende *canadienne*. Les aventures chevaleresques de *Bras-de-Fer*, nom du héros, récréèrent tous les assistants et les retirèrent des sombres pensées qui ne cessaient de préoccuper leur esprit depuis la dernière lecture sur *les Ruines*. L'ingénieuse et poéti-

que description que M. A. Dagenais a faite de la Cabane de *Bras-de-Fer*, les démons dont il a donné une peinture si affreuse, les terreurs du voyageur qu'il a présenté aux prises avec Satan, laissent apercevoir dans ce jeune Elève beaucoup d'imagination et aussi une grande facilité d'expression. Il y a tout lieu de croire que cet humaniste, encouragé par un si brillant début, cultivera avec soin ses dispositions pour les lettres et fera un jour honneur à notre littérature canadienne.

Après quelques airs de musique qui reposèrent agréablement l'esprit des auditeurs de la sérieuse attention qu'ils venaient de donner aux lectures des jeunes orateurs, on passa à la représentation d'un drame *tragi-comique*.

Dans cette représentation, MM. A. Godin, O. David, E. Auclair, G. Lachaine, qui étaient chargés de la partie tragique, ont mérité par leurs gestes expressifs et aisés, leur prononciation distincte et accentuée, les éloges de toute l'assemblée. MM. T. Marsan, A. Thérien, F. Labelle, J. Aubin, chargés des rôles comiques, n'ont pas obtenu moins de succès que leurs confrères.

En terminant ce *compte-rendu*, je félicite sincèrement Messieurs les Elèves du Collège de Ste. Thérèse, qui, pendant plusieurs heures, ont su intéresser si vivement toute la nombreuse assemblée, et lui faire espérer que bientôt ils contribueront à faire progresser notre littérature. Mais je dois surtout féliciter le digne Supérieur de cette maison qui, depuis onze années, cultive avec tant de soin et de succès le grain de Senevé que M. Ducharme a jeté en terre, que M. Duquet a fait grandir et que M. Tassé a su faire fructifier avec tant d'abondance.

Essai Accadémique

PAR M. THÉOPHILE CAISSE, ÉLÈVE EN BELLES-LETTRES,
au Collège de l'Assomption.

La Déesse du printemps s'avance, balancée sur l'aile des zéphirs. Son front pur est couronné de lilas ; sa taille est celle d'Iris ; ses traits sont formés par la main des Grâces ; l'éclat de son teint efface celui de la rose ; sous ses pas naissent les plus belles fleurs ; autour d'elle s'exhale une fraîche vapeur qui annonce sa présence.

La Déesse sourit, elle touche le sein fécond de la terre, avec la branche de laurier qu'elle tient à la main. Soudain l'hiver s'enfuit avec tous ses tristes enfants, les noirs frimas, la neige mélancolique, les glaces durcies et la sombre froidure. L'astre du jour jette un dernier regard sur le Bélier à la toison dorée, et entre dans le signe du Taureau brillant. Sous les rayons du soleil ranimé, l'atmosphère s'épure et se dilate ; l'air se dégage et se réchauffe ; le ciel devient serein et tout d'azur ; les nuages flottent plus légers ; une douce chaleur pénètre et vivifie le sol. Le gazon perce le sein de la terre amolie, se montre souriant

aux yeux enchantés, grandit et couvre nos campagnes d'un manteau verdoyant.

Déjà le printemps règne sur toute la nature ; les tendres zéphirs sortent de leurs retraites ; ils apportent sous leurs ailes folâtres la gaieté, le plaisir ; leur haleine embaumée ranime le suc des plantes, y fait monter la sève et la vie. Les arbres reprennent la couronne de feuillages qui ceignait leurs fronts ; fiers de la fuite de l'Hiver, ils étendent au loin leurs touffes ondoyantes, et ne craignent plus les vents orageux du nord. Les arbrisseaux se couvrent de bourgeons d'un vert tendre ; déjà la fleur nous sourit à travers sa charmante prison ; bientôt le bouton s'entr'ouvre, et laisse voir le bout des feuilles naissantes ; puis une feuille entière, puis deux et trois : enfin, déployant son calice éclatant, la fleur étale toutes ses beautés et répand ses suaves parfums. C'est d'abord le *perce-neige* qui vient enchanter nos regards de ses pétales argentées. Le Printemps voit ensuite naître successivement la *pensée*, aux feuilles de satin velouté ; le *narcisse*, qui aime à mirer, dans l'onde pure, l'or et la pourpre dont s'enorgueillit sa corolle ; la *tulipe*, qui tantôt berce un léger flocon de neige, et tantôt se revêt de nuances cramoisies ; l'humble *violette*, qui cache ses parfums au sein d'un pré solitaire ; le *muguet* aux feuilles d'albâtre ; le *lis*, ce roi des vallées qui couronne de topaze son front plus blanc que l'ivoire ; le *réséda* odorant ; puis un peu plus tard, lorsque l'Été commence à faire sentir ses prochaines chaleurs, la brillante *oreille-d'ours*, l'*hyacinthe écarlate*, l'*aillet* parfumé et une variété infinie d'autres fleurs ; on dirait que l'aimable Flore a épuisé pour orner nos jardins la corbeille inépuisable où elle renferme les trésors du printemps.

La nature embellie des dons du Créateur ne reste pas muette ; partout éclatent les chants de sa reconnaissance : l'*alouette* s'élève dans les airs et entonne son hymne printannier ; à la voix de la messagère du matin, tous les oiseaux s'éveillent et forment un concert mélodieux : *Philomèle* seule écoute ; elle fera entendre sa voix enchanteresse lorsque la brise du soir commencera à caresser le feuillage de nos bosquets.

Des Théâtres.

MM. les Rédacteurs de l'*Echo*,

Voici un travail sur les théâtres, si vous pensez qu'il puisse être agréable à vos lecteurs et digne de figurer dans votre estimable journal, vous obligerez un de vos dévoués abonnés.

Autrefois, nos pères, simples dans leurs mœurs comme dans leur foi, reconnaissaient les dangers des théâtres et s'en éloignaient avec horreur. Si, de loin en loin, quelqu'un entraîné par la curiosité se permettait d'assister à ces divertissements profanes, le remord, qui bientôt se faisait sentir, ne tardait point à le ramener au devoir et à une conduite plus conforme à sa croyance.

Aujourd'hui, quel qu'ave de qu'on soit de plaisirs, on voudrait bien encore pouvoir se les procurer sans amertume et sans que le remord vint en troubler la jouissance, et voilà pourquoi on voit des personnes, d'ailleurs recommandables, se persuader et persuader aux autres que les *Théâtres* ne sont pas aussi criminels qu'on le dit, et qu'on peut innocemment y assister.

Cette erreur nous a paru d'autant plus funeste qu'elle laisserait dans les cœurs une paix plus fautive et plus déplorable, et qu'elle ne pourrait que produire dans notre cher Canada, et en particulier à Montréal, les ravages les plus effrayants.

Celui qui essaierait de montrer combien les théâtres sont contraires aux monuments, à la profession, à toutes les maximes de la religion chrétienne, pourrait écrire un grand et magnifique livre. Pour le moment, qu'il me suffise de dire qu'il n'est peut-être pas de point de morale sur lequel l'Eglise se soit, dans tous les temps, si fortement prononcée ; c'est qu'il en est peu aussi qui offre autant de pâture aux passions, tant de dangers pour la vertu.

Dans le premier siècle de l'Eglise, il n'était pas besoin de les interdire aux chrétiens. Les fidèles d'alors, dans la ferveur d'une conversion naissante, étaient bien loin de goûter les plaisirs du théâtre. Leurs délices étaient dans les exercices de la charité la plus pure et la plus cordiale, ils étaient heureux de ne former qu'un cœur et qu'une âme. Aussi, les payens qui leur faisaient un crime de cet éloignement, eurent beau dresser des échafauds et allumer les bûchers pour les forcer à s'y rendre, tout fut inutile ; ils aimèrent mieux aller à la mort que d'aller au théâtre.

Mais ces beaux temps ne durèrent pas toujours. Alors la voix de la Religion se fit entendre contre les spectacles et pour les condamner. Plusieurs firent des traités exprès pour les proscrire du milieu des fidèles. Plus tard, on vit St. Jean Chrysostôme les foudroyer de toute la force et de tout l'éclat de son admirable éloquence. St. Augustin les accusa de tous les égarements de sa jeunesse, et de tous les malheurs de sa vie. Salvien les dénonça à l'univers comme ayant attiré la fureur de Dieu, la ruine des plus belles villes, l'inondation des Barbares, le malheur du monde entier.

Partisans des spectacles, des théâtres, qu'avez-vous à répondre à des témoignages si exprès, et à mille autres que nous pourrions citer ! Qu'avez-vous à répondre à ces brillantes lumières, à ces plus beaux génies du monde ? Que répondrez-vous à ces illustres témoins de la foi et de la morale, qui ne nous représentent pas seulement leurs sentiments toujours respectables, mais encore la doctrine invariable de l'Eglise, et de l'Eglise dans les plus beaux jours de sa gloire !

Direz-vous que ces saints Docteurs condamnaient les théâtres, parce que l'idolâtrie y régnait en souveraine ? Et, quand cela serait, l'idolâtrie ne règne-t-elle pas sur les théâtres de nos jours ? N'est-ce pas l'a-

mour impur qui ne cesse d'y recevoir l'encens et les hommages ? N'est-ce pas la volupté qui y est adorée ? Et, pour être idolâtre, qu'importe qu'on adore les idoles de pierre ou de chair ? Mais lorsque les Chrysostôme, les Augustin, les Salvien vivaient, l'idolâtrie ne régnait plus dans le monde ; avouez donc qu'en condamnant les théâtres ils ne leur reprochaient pas seulement d'être les temples de l'idolâtrie, mais plus encore l'école de tous les vices, du libertinage surtout.

Direz-vous que nos spectacles sont plus innocents que les anciens, que la licence et l'effronterie de l'impudicité n'y règne plus comme autrefois ?—Mais les spectacles des payens n'étaient pas tous obscènes, comme on pourrait le croire ; le grave Tertullien dit quelque part : *Quelque agréables, quelque honnêtes qu'ils puissent être, nous les condamnons tous.*

Les Docteurs de l'Eglise eux-mêmes ne nous ont pas laissé ignorer les pièces qu'ils condamnaient ; et ces pièces ne sont pas plus licencieuses que la plupart des nôtres. Ainsi, ils ont condamné les spectacles non pas seulement parce qu'ils étaient obscènes et honteux, mais aussi parce qu'ils étaient dangereux ; parce qu'ils étaient pleins de pièges tendus à la faiblesse humaine ; parce qu'ils respiration les feux coupables du vice impur : en un mot, ils les ont condamnés parce qu'ils étaient précisément tout ce que sont les nôtres.

Et ne dites pas que, pendant des siècles entiers, on a gardé un profond silence sur les théâtres. Voulez-vous en savoir la raison ? La voici ; elle est on ne peut plus honorable au christianisme, car sa gloire fut d'avoir abattu les *théâtres* et les temples des *faux-dieux*. Faudrait-il que, pour un opprobre, on vit renaître et ressusciter, parminous, ces foyers de corruption et de dérèglement ?

Mais pourtant, direz-vous encore, il y a des théâtres, des comédies dans toutes les grandes villes du monde !

Oui, il y en a ; mais sachons-le bien, il y en a pour le malheur de la jeunesse qui s'y pervertit ; il y en a pour le malheur des âmes innocentes qui s'y souillent, pour le malheur des faibles qui s'y laissent corrompre, pour le malheur de ces millions de libertins qui s'y enfonce de plus en plus dans l'infamie et l'ordure. Oui, il y a des théâtres, comme il y a des courtisanes pour le malheur des familles ; comme il y a partout des voleurs et des fornicateurs.

Il y a des théâtres dans les grandes villes ; mais aussi qu'y voyez-vous dans ces villes ? une impiété déplorable, une dépravation presque universelle : tels sont les fruits empoisonnés de cet arbre de mort.

Il y a des théâtres ; mais il y a aussi des temples qui retentissent d'anathèmes contre eux ; il y a des âmes justes et craignant Dieu qui gémissent en secret sur leur existence ; il y a des orateurs chrétiens qui fulminent de justes anathèmes de la part de l'Eglise contre ces théâtres.

Ne soyons donc plus surpris d'entendre dans toutes les parties du monde catholique le même cri d'anathème et d'exécration contre les spectacles. Et s'il nous fallait quelques exemples chrétiens, en voici, nous en trouvons jusque dans le centre de toutes les passions, dans les armées, dans les palais des Rois, dans la Cour elle-même.

M. du Muy à la fleur de l'âge, engagé dans la profession des armes, sut conserver la pureté de sa foi et de ses mœurs dans l'âge des passions, dans la licence des camps. Choisi par Louis XV pour être l'un des six gentilhommes qui accompagnaient le Dauphin, c'est-à-dire pour être l'ami de cœur de celui qui devait un jour porter sur sa tête une des plus belles couronnes du monde, ce jeune du Muy accepta cette distinction de son Souverain avec reconnaissance, mais à condition : (Rougissons ici, nous qui sommes si passionnés pour les spectacles :) il accepta cet honneur qui menait à tout, à condition qu'il serait dispensé d'accompagner le Prince, lorsqu'il irait à la Comédie, au théâtre ; et effectivement il ne l'y accompagna jamais. Sa vertu et son mérite le conduisirent aux plus grands honneurs. Il commanda les provinces, les armées ; mais sa vertu fut toujours plus élevée que les dignités qu'il posséda.

Il arriva par hasard que le roi de Danemark vint dans la ville dont il était gouverneur ; M. du Muy, accoutumé à voir dans la personne des rois une image de cette Majesté Souveraine qui règne dans les cieux, reçut le monarque danois avec tous les égards dus à un si haut rang ; il déploya la plus noble magnificence et lui donna les fêtes les plus brillantes.

Le roi voulut assister au Spectacle, M. du Muy l'accompagna jusqu'à la porte, mais arrivé là, ce généreux chrétien dit au Prince, Sire, *ma religion ne me permet pas d'aller plus loin*, et il se retira, laissant le roi et tous les spectateurs pleins d'admiration pour une si haute vertu. Puisse bientôt le Canada offrir de si beaux exemples et montrer qu'il compte toujours parmi ses enfants des chrétiens dignes de ce nom, qui ne se contentent pas de professer leur foi, mais qui l'honorent et la proclament par leur conduite. Oui, soyons pleins de respect et de vénération pour les têtes couronnées, mais gardons-nous de déplaire au Roi des rois, au Seigneur des seigneurs !

Un jour, Louis XIV, s'adressant à Bossuet, lui demanda ce qu'il pensait des spectacles : Sire, lui répondit l'illustre Evêque de Maux, *les spectacles ont pour eux de grands exemples ; mais ils ont contre eux des raisons invincibles*. Dès ce jour le grand roi ne parut plus dans aucun théâtre.

Une pieuse princesse disait un jour que la comédie était pour elle un vrai supplice. On lui en demanda la raison : Je vous avoue, répondit-elle, que quelque gaie que je paraisse en allant à la comédie, sitôt que les premiers acteurs paraissent sur la scène, je tombe tout à coup dans la plus profonde tristesse. Voilà, me dis-je à moi-même, des personnes qui se damnent

de propos délibéré pour me divertir. Cette réflexion m'occupe et m'absorbe toute entière pendant le spectacle. Quel plaisir pourrais-je y goûter ?

Mais écoutons les payens eux-mêmes : ce sont eux qui vont rappeler à des chrétiens les principes de la morale et dissiper leurs illusions.

Platon voulait qu'on bannît de la République et les acteurs et les auteurs des comédies.

Cicéron, parlant des comédies les plus innocentes des Grecs, leur attribue tous les vices et tous les excès de la Grèce.

Les hommes qui ont réfléchi et qui ont écrit sur les destinées et l'histoire des empires, mettent toujours parmi les causes de leur décadence la fureur des spectacles, ainsi que la débauche et le luxe qui en sont les fruits.

Rome fut victorieuse et maîtresse des nations, tant qu'elle ignora les spectacles ; la Grèce conquise, se venge de ses conquérants en leur donnant ses théâtres, et en leur infiltrant par là tous les vices.

Un philosophe disait que toutes les fois qu'il avait été aux spectacles, il en était revenu moins homme de bien. Un autre répudia sa femme, pour y avoir assisté, ne pouvant se résoudre, disait-il, à vivre avec une épouse qui allait dans des lieux où l'on apprend aux femmes à être infidèles à leurs maris.

Le Sénat de Rome voulant autrefois construire une maison de spectacle, le sage Scipion Nazica en détourna cette auguste assemblée, qui rejeta en effet un établissement capable d'énervier la jeunesse romaine, et de lui donner les mœurs dépravées des Grecs.

Si aujourd'hui, au milieu de nous, dans le sein de la grande cité chrétienne et catholique de l'Amérique du Nord, on tenait une assemblée pour ériger une salle de danse, une salle de spectacle, y aurait-il un homme aussi vertueux que ce payen, qui osât lever la voix pour préserver notre jeunesse et sauver les débris de nos mœurs. Et cette assemblée de chrétiens n'aurait-elle pas moins de précautions pour la jeunesse, moins de respect pour nos mœurs, que le Sénat payen des romains ? Et à notre honte, la volupté n'aurait-elle pas plutôt un temple parmi nous, dans le sein de Montréal chrétienne que dans les murs de Rome payenne ?

O antique foi de nos pères, qu'êtes-vous devenue ? mœurs chastes et pures de nos ayeux, où êtes-vous ? Mais non, il n'en sera pas ainsi, Montréal chrétienne, Montréal catholique sera digne de ses ancêtres.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er de Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à M. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boite 85, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne chez M. Jean Thibault, au Cabinet de Lecture paroissial rue Notre-Dame, et chez M. Plinguet et Cie., Imprimeurs.

Imprimé par Plinguet & Cie., 26, rue St. Gabriel.